



Adolescence et banlieues ou la rencontre de l'un-possible

Jean-Yves Le Fourn¹
Pédo-psychiatre et psychanalyste

Évoquer les « Ados » de banlieues, c'est avant tout déjà les positionner socialement et individuellement comme marqués d'un stigmate ; or ils évoluent et réussissent comme « les autres » leur processus de subjectivation.

En ce sens, la « banlieue » leur permet de vivre, d'être reconnu et donc d'exister, même si parfois les modalités choisies pour leur reconnaissance sont « illégales ».

Sans angélisme, mais d'après la réalité de mon quotidien psychothérapeutique, on perçoit dans leur réalité les propos tenus par Mélanie Klein² quand elle écrivait en 1934 : « la haine est souvent utilisée comme le masque le plus efficace de l'amour, mais il ne faut pas oublier que pour un sujet constamment exposé à la persécution, la seule préoccupation est la sécurité de son propre moi ».

A propos des événements graves survenus en 2005 dans certaines de nos banlieues, qui avaient nécessité un couvre-feu de la part de l'Etat : tous les liens individuels et sociaux se sont délités, pour ne laisser place presque qu'au seul terme de « ban-lieue », là où règles, lois sociales et autres se sont trouvés malmenés et où - et cela est paradoxale - la banlieue s'est révélée être une « cité », « la cité de... », reprenant le sens premier de « *ciwitos* » où comme dans l'Antiquité, ce terme désignait un groupe d'hommes et de femmes libres constituant dès lors une « société » avec ses règles, ses lois, sa ou ses religions et ses habitudes et mœurs spécifiques.

Or de nos jours, la cité banlieue est régie, à mes yeux, sur ce modèle mais clivée du reste de la ville et de la société environnante.

Imaginer les banlieues, les cités sans règles ni lois serait une erreur ; elles ont des lois, les leurs, au sens du multiple.

Il n'y a pas une « loi des cités » mais des « cités avec plusieurs lois », très différentes les unes des autres, au vu des nombreuses bagarres et violences opposant des « Ados de banlieues ».

Il y a en ce sens un paradoxe ayant valeur de double lien : là où se créent des lois « fausses » et des liens sociaux précaires, dans nos cités-banlieues, démontrant au quotidien cette désagrégation du lien social ainsi que du lien intersubjectif.

Le sujet devient soit objet mercantile, soit objet de haine ou objet sexuel...

De plus, ce sont des Ados « standards » s'interrogeant, eux comme les « Autres », sur l'énigme de l'Autre Sexe, du Temps et de la mort et sur l'énigme de ses origines.

Réintroduire - et cela est fondamental - de la subjectivité, c'est permettre au « Jeune » de ne pas être réduit, de manière métonymique, à de seuls intérêts particuliers, notamment ethniques ou religieux...

Réintroduire de la subjectivité, c'est essayer de comprendre comment se génèrent, se construisent les émotions individuelles ou collectives et de là, mieux appréhender comment apparaissent les conduites d'excès et les actes de violences, énoncés comme gratuits.

La violence, dès lors, naît de ce clivage tant propre à l'adolescence que sociétal (banlieues, centres villes...), où l'envie au sens de Mélanie Klein, de ce que posséderait autrui deviendrait la source de cette violence.

Or, cette violence, comme nous l'a appris René Girard, doit être dérivée sur, ou plus exactement, vers un bouc émissaire, en l'occurrence, « l'étranger ».

Or, l'étranger de l'intime pour chaque sujet adolescent, c'est son corps, tant physique que psychique ou social, car au temps de son inscription vers l'adulthood.

L'adulte du Hors-banlieues, représentant de la « loi » ou non, devient inconsciemment un Autrui convoité et donc un Rival, pouvant parfois prendre les oripeaux du rival œdipien, lui aussi héros rejeté hors de la cité/centre de Thèbes, pour finir sa vie errant à Colonne.

Nous devons donc, me semble-t-il, faire une double lecture à dynamique clinique et, de fait, nous devons prendre en compte un double questionnement :

La première question serait de réintégrer les concepts « *Dehors / Dedans* », avec le dehors/dedans de la famille et de ses origines trans-générationnelles, de ses dynamiques identificatoires culturelles et l'éternelle question de l'intégration et/ou l'assimilation, dehors / dedans du monde du travail pour l'adulte, et scolaire pour l'enfant et l'adolescent.

La seconde question à réinterroger également est celle-ci : l'adolescent de banlieue, même s'il est parfois « hors la loi sociale »,

1. L'auteur est également membre du comité de rédaction de la revue *Enfances et psy*.

2. Mélanie Klein, *La criminalité* in : *Essais de Psychanalyse* : 1921-1945, Payot, p.307-310.

reste un ou une adolescent(e) « normal(e) » pour la grande majorité. A stigmatiser, à pointer du doigt ou à « glorifier » comme dans certains textes de musique rap, on oublie le « sujet » au profit d'une entité pouvant être de fait instrumentalisée... et ce, surtout en cette ère moderne de la « tolérance zéro » ou du « zéro de conduite ».

Pour permettre cette approche, certes coûteuse mais ô combien efficace à terme - et la psychothérapie analytique de l'adolescent(e) nous le confirme au quotidien, tout comme les aides individualisées - la démarche et l'aide individuelle confortent l'existence du sujet à terme dans le collectif.

Il faut donc changer de regard et de philosophie car l'adolescent de banlieue, comme les autres, a besoin, pour se construire tout d'abord, de se distancer d'avec son « nid parental », puis, pour plus tard nouer des liens sociaux et affectifs, de se déjouer en se dénouant du « eux adolescents » pour un « Nous » puis cette assumption du « Je » adulte.

Nous devons, malgré certains avis de sociologues comme Michel Fize et bien d'autres, accepter le risque de l'écoute pour asseoir à terme une possible parole pleine et une vie sociale aux frontières du normal.

Claude Levi-Strauss parle sans cesse dans ses ouvrages de « bricolage », de « concept » articulé à celui de la pensée symbolique.

L'adolescent(e) de banlieue doit nous faire « bricoler » des solutions simples de tous les jours (éducatives, culturelles, thérapeutiques...) car « la pensée symbolique donne du sens au monde en utilisant le monde lui-même, produit de l'intelligible avec du sensible, sans en sortir (...) loin que cette circularité soit une objection, c'est au contraire le fait que le monde se confirme lui-même qui donne l'illusion d'un sens, car le sens n'est rien d'autre que cette illusion même ».

Le mot de la fin, je le laisserai à Youssef (17 ans), élève de Terminale, vivant dans un quartier dit sensible de la région tourangelle. Au décours de sa psychothérapie, et après un parcours dans le « coma » et la « dépression », il me clame un jour la première strophe de « mon rêve familial », de Paul Verlaine : « je fais souvent ce rêve étranger et pénétrant d'une société inconnue, et que j'aime, et qui m'aime, et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend ».

Il venait d'exprimer, au travers de son lapsus toute une histoire, tant individuelle que collective, « Société » venant en lieu et place de « Femme » démontrant que le collectif peut être étayant et thérapeutique.

Et souvenons-nous des propos de Norbert Schindler qui écrivait en 1986 :

« Au début des Temps modernes, la jeunesse était - et le reste d'ailleurs - un refuge du désordre. Seul le monde de la consommation,

au XX^e siècle, a ébauché cette image absolument positive des jeunes, qui caractérise le rêve d'éternelle jeunesse du monde adulte (...). La jeunesse était d'une ambivalence profonde, état liminaire plus proche de l'âge adulte que de l'enfance (...). Rien ne nous étonne davantage que l'indulgence avec laquelle les adultes accueillirent les frasques juvéniles, leur certitude irrévocable que tout cela n'aurait qu'un temps. En elle, l'adolescence reflétait à la fois la conscience de la nécessité presque naturelle de la relève des générations, mais aussi une confiance porteuse d'avenir en la société, qui nous est devenue, dirait-on, étrangère »³.

Une réflexion s'impose donc à tous, préalable à toute discussion, qu'elle soit juridique, étatique ou thérapeutique. ■

3. « Les gardiens du désordre », p. 277 à 339 ; art. p. 318-319, Norbert Schindler in *Histoire des jeunes en Occident*, sous la direction de Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt, T1, Paris, Le Seuil, 1996.